

LE PÈRE SIMON.

Que nous chantions aussi à Arcole et à Lodi !...
Il n'y a rien qui résiste à cet air-là !

VINGENT, *secouant son fusil.*

Surtout quand il est bien accompagné... et je crois que ce n'était pas trop mal exécuté !... aussi ils viennent de filer.

LE PÈRE SIMON.

Je les ai vus... j'étais là... sous une porte cochère... Y a une de leurs balles qui est venue s'aplatir sur la muraille, à deux pouces de ma tête. Je l'ai ramassée, la voilà... Il faut la leur renvoyer... je n'aime pas à avoir rien à personne.

VINGENT, *prenant la balle.*

Soyez tranquille, je la leur ferai parvenir, accompagnée de plusieurs autres... Mais c'est égal, père Simon, c'est pas prudent à vous de vous promener dans Paris, quand il pleut des dragées de ce calibre-là... faut laisser la place aux jeunes qui ont bon pied, bon œil...

LE PÈRE SIMON.

Laisse-moi donc tranquille, toi, ça me rajeunit, l'odeur de la poudre, et si tu as besoin d'un coup de main... tu verras que les vieux sont encore bons à quelque chose !... et puis je suis inquiet... pour ce polisson de Mazagran...

VINGENT.

Votre petit-fils... l'apprenti mécanicien ?

LE PÈRE SIMON.

Qui depuis deux jours s'est sauvé de la maison, malgré moi, malgré sa mère...

VINGENT.

Comme moi en juillet... en disant que j'allais à l'imprimerie...

LE PÈRE SIMON.

Oh ! ces gamins de Paris... ils sont bien toujours les mêmes...

VINGENT.

Le matin ce sont des enfants... et ce sont des hommes le soir d'une révolution !

LE PÈRE SIMON.

Pourvu qu'il ne se soit pas exposé, ce drôle-là ! Sa pauvre mère s'en prendrait à moi... qui le berçais étant tout petit avec le *Chant du Départ* Oh ! il faut à tout prix qui je le lui ramène !... Où peut-il être fourré ?

MAZAGRAN, *paraissant sur le haut de la barricade.*

Par ici, grand-p'pa ! par ici...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAZAGRAN.

(*Mazagran, armé d'un bâton, et suivi de jeunes gens de son âge, vêtus en blouse, tenant des tringles en fer, merlins, etc... accourt sur le devant du théâtre.*)

LE PÈRE SIMON, *avec joie.*

C'est bien lui !

MAZAGRAN, *prenant le père Simon par la tête, et l'embrassant à plusieurs reprises.*

Oui, grand - p'pa, c'est moi, votre petit-fils....
Dodore, dit Mazagran.

LE PÈRE SIMON, *se débattant.*

Veux-tu bien ne pas me cajoler comme ça, coquin que tu es... est-ce que c'est une conduite, ça... s'en aller par dessus le mur quand Paris est à feu et à sang...

MAZAGRAN.

Tiens !.. vous vous êtes bien sauvé par la fenêtre, vous... pour aller prendre la Bastille...

LE PÈRE SIMON.

C'est vrai... mais... (*A lui-même.*) J'ai eu tort de lui dire ça...

VINGENT.

Il faut rentrer à la maison... avec ton grand p'papa...

MAZAGRAN.

Plus souvent... je veux faire mes trois jours de février, vous avez bien fait vos trois jours de juillet...

VINGENT, *au père Simon.*

C'est qu'il a raison...

LE PÈRE SIMON.

Certainement... il va très bien... il a d'excellentes dispositions... j'étais comme ça en 89...

MAZAGRAN.

Vous voyez bien...

LE PÈRE SIMON, *balbutiant.*

Non... je... tu vas rentrer...

MAZAGRAN.

Par exemple !.. on croirait que je ne suis pas de la famille...

LE PÈRE SIMON.

Eh bien ! alors, je resterai avec toi ici... et l'ennemi verra sur la même barricade... 89 !..

VINGENT.

1830.

MAZAGRAN.

Et 1848.

LE PÈRE SIMON.

Trois époques !

VINGENT.

Trois règnes !

MAZAGRAN.

Trois jours !.. (*Mettant l'arme au bras avec son bâton.*) Et je vais commencer ma faction... (*Regardant la barricade.*) Oh ! c'te barricade !

VINGENT.

Elle est soignée, n'est-ce pas ?.... édition de juillet.

MAZAGRAN.

Nous avons joliment perfectionné ça en février ! faut voir celles que nous avons faites nous autres de la mécanique... avec des meurtrières... d'après un modèle de gouvernement...

VINGENT.

Il a raison, ce gamin-là !

LE PÈRE SIMON.

A l'ouvrage, vous autres... *(Il veut déranger la barricade.)*

MAZAGRAN.

Ne touchez pas à ça, grand-p'pa, vous n'êtes plus assez fort.

LE PÈRE SIMON, *soupirant.*

Je l'ai été...

VINCENT, *remuant la barricade.*

Je le suis.

MAZAGRAN.

Je le serai... *(Tout le monde arrange la barricade. Au père Simon.)* C'est-il amusant! une révolution, hein?

LE PÈRE SIMON.

Ma foi, oui.

MAZAGRAN.

Ça me rappelle le Cirque-Olympique.

Air :

Oui, de tous nos droits la conquête,
C'est un bonheur, c'est une fête,
On entend les chants glorieux,
Qui firent libres nos aïeux.
Là, c'est la troupe que l'on brave,
C'est un boulevard qu'on dépave ;
Là, c'est un poste que l'on prend
Ou c'est un ami qu'on défend
On fait chacun sa barricade,
On prend part à la fusillade ;
Là, plus de titres, ni de rang,
On est égaux en combattant.

CHOEUR.

Ah ! quel bonheur ! ah ! quel plaisir !
Que de triompher ou mourir.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce que la royauté récolte,
Par ses erreurs c'est la révolte ;
Elle a fait dans des jours sanglants
Bien des hommes avec des enfants,
Car du combat, malgré leur âge,
Beaucoup ont eu l'apprentissage
Fixant quand Dieu le permettait
Leur liberté qui s'envolait.
Mais si jamais à la frontière,
L'étranger nous faisant la guerre,
Menaçait nos droits et nos biens,
Il trouverait les Parisiens.

CHOEUR.

Avec bonheur, avec plaisir,
Nous saurions tous vaincre ou mourir.

VINCENT.

C'est qu'ils sont tous comme ça, ces diables d'enfants!... jusqu'à Thérèse, ma fille, une gamine de dix-sept ans, qui voulait ce matin partir avec moi... sous prétexte de s'occuper de ma nourriture... mais halte-là ! que je lui ai dit, les coups de fusil, c'est pas inventé pour les femmes!..

MAZAGRAN.

Mais fallait donc la laisser venir... moi qui n'ai pas mangé le moindre sou de galette depuis hier...

VINCENT.

Ni moi...

LE PÈRE SIMON.

Ni moi...

TOUS.

Ni moi...

UN HOMME DU PEUPLE, *sur la barricade.*

Qui vive ?

THÉRÈSE, *criant en dehors.*

Citoyennes de Paris !

SCENE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

(Thérèse arrive ainsi que d'autres jeunes filles et femmes, portant des pains et des bouteilles de vin.)

VINCENT.

Thérèse!.. ma fille!

THÉRÈSE.

Eh oui ! c'est moi... je me suis dit : ce pauvre père, il est trop occupé pour avoir le temps de venir à la maison manger un morceau... faut lui épargner cette course-là... je suis venue avec les camarades.

VINCENT.

A travers les barricades... malgré le danger...

THÉRÈSE.

Est-ce que nous avons pensé à ça ! nous n'avons songé qu'à nos frères qui pouvaient avoir besoin de nous... et nous voilà !

LE PÈRE SIMON.

Ah ! ces Parisiennes, elles valent les Parisiens...

MAZAGRAN, *criant.*

Vivent les Parisiennes!..

TOUTES.

Vivent les Parisiennes!..

THÉRÈSE, *aux jeunes filles.*

Allons, voilà les soldats!.. soyons les vivandières...

MAZAGRAN.

Attaquons les comestibles... un verre pour grand-p'pa... *(Thérèse et les jeunes filles distribuent du pain et du vin.)*

CHOEUR.

AIR :

Buvons, qu'un moment l'on oublie
Que notre pays est en pleurs ;
Vin généreux de la patrie,
Viens soutenir tes défenseurs.

VINCENT.

PREMIER COUPLET.

Souhaitons qu'un destin propice,
Du malheur brisant notre bail,

Donne à chacun avec justice
Sa part de pain et de travail.

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons, etc.

DEUXIÈME COULPET.

Formons une famille entière,
Noble faisceau de pauvreté;
Et mettons sur notre bannière :
Ordre, union, fraternité!

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons, etc.

MAZAGRAN, *sortant avec quelques jeunes gens portant du pain et du vin.*

Ah ça ! il ne faut pas oublier les autres !

THÉRÈSE, à Vincent.

Père, vous n'êtes pas blessé, n'est-ce pas ? et aucun engagement n'a eu lieu de ce côté... avec la ligne... vous n'avez pas vu le régiment de Valentin.

VINCENT.

Non, mon enfant !

LE PÈRE SIMON, à Vincent.

Valentin... le fils de ton défunt voisin, brave ouvrier...

VINCENT.

Dont le régiment est venu dernièrement en garnison à Paris...

THÉRÈSE.

Qui n'a pas oublié qu'il est un fils du peuple et qui m'a juré qu'il mourrait cent fois plutôt que de combattre contre ses frères!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAZAGRAN.

MAZAGRAN, *accourant.*

Eh ! dites donc, les autres... alerte... alerte...

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

LE PÈRE SIMON.

On ne peut donc pas casser une croûte sans être dérangé.

VINCENT.

Vous savez bien, papa Simon, que le gouvernement n'aime pas les banquets.

MAZAGRAN.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous annonce de la société... et une solide...

LE PÈRE SIMON.

Quel uniforme ?

MAZAGRAN.

Vous ne le croirez jamais, grand-papa... c'est de la ligne...

TOUS.

De la ligne !

THÉRÈSE, *avec feu.*

Impossible...

VINCENT.

Tais-toi, Thérèse...

MAZAGRAN.

A preuve qu'au tournant de la rue, je me suis trouvé nez à nez avec leurs éclaireurs... et que j'ai reconnu à leur tête un enfant du quartier... un crâne... le sergent Valentin...

TOUS.

Valentin !

THÉRÈSE.

C'est impossible, vous dis-je.

VINCENT.

Thérèse...

MAZAGRAN.

Avec ça que je ne le connais pas... Valentin... qui fondait du bronze avant de mettre la main dans le sac à la milice...

VINCENT.

Tu vois, Thérèse, que la voix de la discipline a été plus puissante que la sienne...

THÉRÈSE.

Oh ! c'est affreux... mais je vous le jure, mon père, tout est fini entre nous.

LE PÈRE SIMON.

Il ne faut pas juger sans entendre...

VINCENT.

Eh bien ! s'ils veulent causer... Allons à leur rencontre... (*A Thérèse.*) Et toi, file par là...

LE PÈRE SIMON.

C'est ça... pour rencontrer les autres qui ne sont peut être pas bien loin... es-tu jeune, père Vincent?..

MAZAGRAN.

D'où il suit que nous serions entre deux feux.. (*Faisant jouer son bâton.*) Crécoquin ! j'aurai beau jouer des deux bouts... avec mon bâton...

LE PÈRE SIMON.

Voilà ce que c'est que de m'avoir désobéi... petit vaurien...

MAZAGRAN.

V'là ce que c'est que de ne m'avoir pas prêté votre grand fusil de Marengo, grand-papa... Ah ! si nous avions des armes !.. la moindre des choses... quoi !

LE PÈRE SIMON.

Attends... j'ai justement dans cette rue une vieille connaissance qui vend des objets de curiosité... d'anciennes armures... de la ferraille... est-ce que je sais, moi?..

MAZAGRAN, TOUS.

Où ça?.. où ça?

LE PÈRE SIMON, *indiquant la maison.*

Ah ! là !

MAZAGRAN.

Allons, amis, faut s'y prendre poliment. (*Ils frappent tous à coups redoublés.*)

CHŒUR.

Ouvrez, ouvrez,

Et soyez sans alarmes,

Nous demandons vos armes.
Et vous les livrez.

Ouvrez, ouvrez.

LE PÈRE SIMON, *frappant plus doucement.*

Mon cher monsieur Buisson,
C'est moi, qui vous en prie...
Prêtez-nous sans façon
Votre quincaillerie.

CHOEUR, *frappant très fort.*

Ouvrez, ouvrez...

Ou bien vous vous repentirez.

(La porte s'ouvre et Mazagan se précipite dans la maison avec tous les enfants de Paris.)

VINCENT, *à Thérèse.*

Ma chère enfant cherche un asile
Dans une maison du quartier.

THÉRÈSE.

Non, mon père, soyez tranquille,
À moi, vous pouvez vous fier.

MAZAGAN, *ressortant suivi de ses camarades avec des casques, des cuirasses, des halberdes, des armes antiques de toutes sortes.*

PREMIER COUPLET.

Lance en arrêt et casque en tête,
Comme les anciens paladins,
Mes amis, que chacun s'apprête
À pourfendre les Sarrasins.

DEUXIÈME COUPLET.

Armures, dont la tyrannie
Usait dans un but détesté.
Que notre main vous sanctifie
En frappant pour la liberté.

THÉRÈSE, *s'emparant d'un mousquet tandis que toutes les autres femmes s'arment aussi.*

Quant à nous, sur vos barricades,
Avec zèle nous veillerons.

VINCENT.

Enfant, point de vaines bravades.

THÉRÈSE.

S'il le faut, nous appellerons.

LE PÈRE SIMON, *baissant la voix.*

De la prudence
Et du silence.

Avançons... pas de bruit...

La gloire nous conduit.

(Reprise à voix basse.)

De la prudence, etc.

(Ils sortent tous avec précaution.)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, LES AUTRES FEMMES.

THÉRÈSE.

Ils s'éloignent... nous sommes seules, si on s'approche de cette barricade nous préviendrons mon père et ses amis, malgré le danger... du courage!

TOUTES.

Du courage!

THÉRÈSE.

N'oublions pas que plusieurs de nos mères ont eu aussi leur part de gloire aux barricades de 1830...

TOUTES.

Oui... oui...

THÉRÈSE.

Qui sera notre chef?

TOUTES.

Toi...

THÉRÈSE.

Eh bien... j'accepte, et je saurai me montrer digne de votre confiance... Attention!.. ici, deux sentinelles... ici, trois... et deux là... *(Elles se placent toutes en faction sur les barricades.)*

PREMIER COUPLET.

Restons ici, gardes fidèles;
Là bas nos frères, nos époux,
Pour nos libertés immortelles,
Des rois vont braver le courroux.
Sentinelles,
Prenez garde à vous!

(Au loin, en dehors :)

Sentinelles, etc.

(Encore plus éloigné.)

Sentinelles, etc.

THÉRÈSE.

Entendez-vous la voix de la patrie,
Qui veille avec ses défenseurs
Pour repousser l'aveugle tyrannie
Des oppresseurs *(bis.)*

DEUXIÈME COUPLET.

Des héros, les palmes sont belles;
Martyrs, combattez, vengez-nous,
Et de ces pavés, nos mains frêles,
Sauront faire un trône pour vous.

Sentinelles,

Prenez garde à vous! etc.

(Comme au premier couplet.)

UNE FEMME, *au premier plan à droite.*

On vient...

THÉRÈSE, *s'élançant avec son mousquet.*

Qui vive?... *(Pas de réponse.)* Qui vive?... Arrêtez... ou je fais feu... Qui vive? *(Elle tire; au même instant Valentin s'élançe sur la scène.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, puis VALENTIN ET VINCENT avec quelques hommes.

VALENTIN paraissant sans armes.

Thérèse!...

THÉRÈSE.

Valentin!... Il est donc vrai... Malheureux!

VALENTIN.

Ne vois-tu pas que je suis sans armes?...

VINCENT se précipitant sur la scène suivi de quelques hommes.

Ce coup de feu.... Valentin.... Mort au traître!... (Ils le couchent tous en joue.)

THÉRÈSE se jetant au-devant de lui.

Arrêtez... Il est sans armes.

VALENTIN.

Oui... car j'avais juré, ainsi que mes soldats, de ne pas tirer sur nos frères, et plutôt que de trahir nos serments, nous avons préféré livrer nos armes au peuple qui nous les demandait...

VINCENT.

Quoi!... tu as fait cela... Valentin?

THÉRÈSE.

Et je t'ai soupçonné... je vous l'avais bien dit, mon père...

VALENTIN.

Ne sommes-nous pas comme vous enfants de la même patrie? et croyez-vous qu'en entrant au service nous abdiquions nos droits de citoyens?...

PREMIER COUPLLET.

Mon désir, au vôtre est conforme ;
A vos bras, j'ajoute le mien ;
Oh! oui, ce cœur qui bat sous l'uniforme,
Sera toujours celui d'un citoyen.
Si j'ai juré de défendre la France,
De la garder contre ses ennemis...
En brisant d'un roi la puissance,
Je crois encor défendre mon pays.
Oui, je saurai défendre mon pays.

DEUXIÈME COUPLLET.

Prince, né de notre victoire,
Qui trahis aujourd'hui ta foi,
Monarque, as-tu donc perdu la mémoire
De ces trois jours qui te sacrèrent roi.
Rappelle-toi d'où te vient la couronne,
Jadis le peuple à ton front la plaçait.
Il peut reprendre ce qu'il donne,
Et renverser ton trône de Juillet.
Il brisera ton trône de Juillet.

(On entend la fusillade un peu éloignée.)

VINCENT.

Mes enfants... entendez-vous... là-bas... la fusillade... et je ne suis pas là..

VALENTIN.

Ah! si je n'avais pas rendu mes armes!

THÉRÈSE, lui donnant un fusil.

Prends celle-ci...

VALENTIN.

Merci, Thérèse...

VINCENT.

Marchons...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON, MAZAGRAN, gardes nationaux, hommes du peuple, puis un élève de l'École polytechnique.

MAZAGRAN, entrant avec plusieurs combattants.
Victoire!... victoire!... les barricades sont libres.

VINCENT.

Ils les ont défendues sans moi.

THÉRÈSE.

Mon père, n'avez-vous pas sauvé la vôtre?

MAZAGRAN.

Est-il égoïste donc!.. chacun sa barricade... (Criant.) Enfoncés les ministres!..

TOUS.

A bas les ministres!

VINCENT.

Crions plutôt... Vive la Réforme!

TOUS.

Vive la Réforme!

LE PÈRE SIMON, paraissant suivi de plusieurs gardes nationaux.

Allons donc... ce n'est plus ça... Vive la République!

TOUS.

La République!

LE PÈRE SIMON.

Oui... la République, comme en 90... Grâce au concours de ces braves citoyens, qui ont bien le droit d'être un peu écoutés... nous refusons toute nouvelle concession de la couronne... Il est trop tard... et il ne nous reste plus qu'à planter l'arbre de la liberté...

TOUS.

Vive la Liberté!

MAZAGRAN.

Mais, grand-papa, où est-ce que nous la trouverons, cette république?

SIMON.

Aux Tuileries... je l'y ai bien déjà trouvée une fois, au 40 août... Tous ces rois se ressemblent... ils sont incorrigibles... Il n'y a qu'un moyen, c'est de savoir s'en passer...

VINCENT.

Et quand nous aurons conquis cet hôtel de la tyrannie, nous le sanctifierons en lui donnant une plus noble destination... Qu'il devienne l'hôtel des Invalides du travail... et que ce vieillard l'inaugure le premier...

TOUS.

Aux Tuileries!.. aux Tuileries!..

VALENTIN.

Mes amis, l'armée qui a conquis l'Italie, la Belgique et la Hollande était républicaine... Ouvrez-moi donc vos rangs... et j'en prends l'engagement en son nom... tout mon régiment va suivre mon exemple.

VINCENT.

Bien, Valentin... et désormais on l'appellera le premier régiment de la République! aux Tuileries.

TOUS.

Aux Tuileries... aux Tuileries...

FINAL DU PREMIER TABLEAU.

En avant ! (bis.)

Et marchons tambour battant.

En avant ! (bis.)

Le triomphe nous attend.

CHŒUR.

En avant ! etc.

(On entend une espèce de marche funèbre.)

VALENTIN.

Mais quel est donc ce bruit funèbre ?

THÉRÈSE.

Un blessé qu'on mène en ces lieux.

(Entre un élève de l'École polytechnique, soutenu dans sa marche par deux hommes du peuple.)

VINCENT.

Encor cette École célèbre

Dont le sang est si précieux.

CHŒUR.

Vengeance ! (bis.)

Et que son cœur, à nos accents,

Pour servir notre belle France,

Reprenne ses nobles éans.

(Pendant le chœur, Thérèse panse sa blessure.)

L'ÉLÈVE, revenant peu à peu à lui.

Mes amis, qu'importe la vie,

Lorsqu'on la donne à la patrie !

THÉRÈSE.

Non, vous ne mourrez pas.

L'ÉLÈVE.

Oui, je renais... et l'énergie

Ranime mon âme en vos bras.

Une épée !.. O ciel quel prodige !

Je la porte avec fermeté.

Ah ! la force qui la dirige,

C'est l'amour de la liberté.

Amis, pour finir la conquête

De nos droits qu'on veut nous ravir,

Vous le voyez, ma main est prête ;

Suivez-moi pour vaincre ou mourir !

VALENTIN.

Tremble, roi perfide et parjure,

Car ces généraux de vingt ans

Qui t'ont donné ton trône sans souillure,

Pour te l'ôter, combattent dans nos rangs.

REPRISE DU CHŒUR.

En avant ! (bis.)

(Tout le monde sort au bruit du tambour qui bat la charge.)

(Changement de décor.)

DEUXIÈME TABLEAU.

(La place de la Bastille, la colonne de Juillet.)

(Le peuple, portant le fauteuil du trône enlevé aux Tuileries, se précipite sur la scène, guidé par l'élève de l'École polytechnique, à cheval. On dépose le fauteuil sur le socle de la Colonne; on forme la haie autour.)

CHŒUR.

Braves enfants de la patrie,

Levez le front avec fierté.

En France, plus de tyrannie.

Vive, vive la liberté !

VINCENT.

Gloire à vous tous de notre France,

Nobles et fiers représentants ;

Elle vous transmet sa puissance,

Par la bouche de ses enfants !

A cette civique couronne,

Il fallait un digne soutien ;

C'est la liberté qui la donne,

Que l'honneur en soit le gardien.

REPRISE DU CHŒUR.

MAZAGRAN.

Jeunes gens, dignes de vos pères,

De tous rangs et de tous états,

Pauvres ou riches, restez frères,

Et par le cœur et par le bras.

France ! dans ce choc héroïque,

Tes villes sont comme jadis

Les filles de la République,

Mais ton fils aîné, c'est Paris.

REPRISE DU CHŒUR.

VALENTIN.

Chez nous que l'union se fonde,

Rallions-nous à ce drapeau

Qui fit déjà le tour du monde,

Et qui le ferait de nouveau.

C'est l'emblème qu'on vit maudire

Par les tyrans épouvantés.

C'est la République et l'Empire,

Nos gloires et nos libertés.

REPRISE DU CHŒUR.

L'ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Jadis, pour une ligue impie,

Nous avons vu les rois s'unir,

Pour enchaîner notre patrie,

Contre eux tournons ce souvenir.

Secouant aussi vos entraves !

Et brisant un joug inhumain,

Réveillez-vous, peuples esclaves,

La France à tous vous tend la main !

REPRISE DU CHŒUR.

LE PÈRE SIMON.

Plus de titres, de privilèges,

De monopoles odieux ;

Plus de ces impôts sacrilèges.

Ne frappant que les malheureux.

Formons une seule famille,

Aux cris d'un grand peuple assemblé ;

Que sur la dernière Bastille

Le dernier trône soit brûlé.

REPRISE DU CHŒUR.

(Le peuple met le feu au trône, aux cris de : Vive la République ! — La toile baisse.)

FIN.

LAGNY.—Imp. de GIROUX ET VIALAT.